

L'homme qui regardait National Geographic

Yves Rousseau

Number 121, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5098ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rousseau, Y. (2005). Review of [L'homme qui regardait National Geographic]. *24 images*, (121), 52–53.

L'homme qui regardait National Geographic

par Yves Rousseau



Photo - Société Radio-Canada

Les Bougon, c'est aussi ça la vie ! De l'infantilisme au cynisme.

Avez-vous regardé la télé durant le temps des fêtes? Difficile d'échapper à la déferlante d'images du tsunami, catastrophe aux mille visages, tantôt force tranquille, étrangement silencieuse, tantôt rugissante et hystérique, toujours ravageuse et létale. Fascination de la mort en direct. Les images médiatiques officielles montrent les débris, les cadavres et les survivants. D'autres images nous sont parvenues plus tard, pour montrer ce qu'il y avait pendant ce bref moment entre l'avant et l'après. Supériorité des images d'amateurs, pas seulement celles des touristes. Les grands réseaux débarquent toujours un peu après les faits, comme la fameuse cavalerie qui arrive en retard.

Au fil des jours parvenaient des bandes tournées par ceux qui étaient là pour se détendre, prendre des vacances. Que ce soit pour s'abrutir sur les plages, exploiter sexuellement les populations locales, pratiquer des sports extrêmes

ou les trois ensemble. Michel Houellebecq, dans *Plateforme*, roman prophétique, écrivait qu'il n'y a de tourisme que sexuel. Il a en grande partie raison. Curieusement, des chefs religieux d'Asie abondent en ce sens en prétendant que la Vague est une punition divine pour nos errements moraux, rejoignant un certain courant écolo, toujours à la recherche du grand complot, qui est allé jusqu'à faire un lien entre un sous-marin nucléaire états-unien et les glissements de l'écorce terrestre. Cela, convenons-en, revient à accorder un grand pouvoir à la technologie. Tout géologue vous dira que l'énergie nécessaire pour provoquer de tels déplacements dépasse de loin celle que peut fournir l'ensemble des têtes nucléaires qu'un sous-marin d'attaque contient. Passons.

Ce sont les nôtres, les gens ordinaires des pays dits développés, qui avaient les moyens de se la couler douce en Thaïlande, qui ont devancé les équipes des réseaux mondiaux offi-

ciellement chargés de la mise en scène télévisuelle des grandes catastrophes. Si le caméscope fait désormais partie des bagages obligatoires du touriste, il est aussi présent dans les populations des pays dits «en voie de développement». D'où les images les plus fortes parmi les images fortes : des mariages, des fêtes soudainement ravagées par celui que personne n'avait invité. Version *ultra-destroy* de l'oncle souï qui débarque et vient saboter le party; et qui en même temps en crée un autre. Car le chaos est fécond, l'univers en provient et sa survie n'est que l'histoire d'un match de boxe éternel : dans le coin droit, pesant des tonnes, la stabilité, la persistance dans le temps et l'espace; et, dans le coin gauche, le chaos, qui ne cherche à détruire que pour faire de la place à un ordre nouveau. Lequel? L'avenir nous dira si les milliards de dollars qui déferlent sur les États touchés comme un nouveau tsunami ne serviront qu'à recréer des conditions propices aux mêmes erreurs : absence de

justice sociale, exploitation des populations et de l'environnement à des fins mercantiles ou récréo-touristiques. N'est-il pas troublant que les pays riches, qui surenchérissent le plus dans ce qui ressemble à une partie de bluff-poker macabre, sont ceux qui ont le plus d'intérêts économiques dans les pays dévastés?

Mais nous ne nous étendrons pas trop sur cette catastrophe. On pourrait m'accuser de faire mon pain du malheur des autres, alors que j'ai déjà donné dans le commentaire sur la mise en scène des catastrophes par la télévision¹. Mais on pourrait tout aussi bien dire que l'ensemble du spectacle télévisuel n'est qu'une longue mise en scène de gestion de crises. Quelques remarques peuvent cependant s'ajouter à ces textes, outre celle de la supériorité des images brutes sur les images médiatiques officielles.

Car la plus belle histoire tirée de cette épouvantable catastrophe n'a pas été vue à la télévision, à ce que je sache. Personnellement je l'ai apprise d'une courte dépêche dans un journal, mais elle aurait été impensable sans la télévision. Toujours est-il que notre héros, le responsable de la tour de contrôle de l'aéroport d'une petite île de l'océan Indien, est un maniaque de la chaîne National Geographic. Et il y avait vu (et s'en est souvenu, c'est aussi extraordinaire) un documentaire sur les tsunamis et leurs signes précurseurs. Voyant ces signes (la mer se retire brutalement), il descend de sa tour et part avertir les gens de gagner les hauteurs au plus vite. Résultat : pratiquement tout le monde est vivant sur son île. Voilà un authentique héros qui carbure au documentaire sur la nature. Fera-t-on de cette histoire un téléfilm?

La république des matantes ou le royaume des cyniques?

Le ton franchement larmoyant des téléjournaux québécois quand ils ont traité cette catastrophe, par rapport aux bulletins européens, nous ramène impitoyablement à notre condition de peuple inabouti, condamné à l'enfance et au mélodrame. Nous n'éprouvons pas tant de compassion pour les victimes que nous nous identifions à elles. Approche stérile et non constructive. Qui sont nos stars historiques telles que représentées par les *blockbusters* locaux? Aurore et Alys Roby. Nous nous ruons dans les salles pour pleurer sur nous-mêmes, sur cette belle jeunesse prometteuse que nous n'arrivons jamais à dépasser parce que fauchée



Dany Turcotte et Guy A. Lepage dans *Tout le monde en parle*.

par la folie, la fatalité, la mort, la méchante belle-mère, la chape de laine tricotée serrée. Toujours la faute de l'autre. Victimisation, quand tu nous tiens.

Tout de même atteints par la postmodernité environnante (car nous avons le câble), nous cherchons parfois à nous sortir de cette république des matantes aux gros seins naguère chauds et nourrissants mais devenus étouffants, par une fuite éperdue vers un cynisme tout aussi stérile que l'infantilisation qu'il cherche à faire oublier. Nous y arrivons avec la grâce et la subtilité d'un ado soudain saisi par l'appel de la testostérone. On veut jouer au dur mais pas trop. On est partant pour se souler la gueule, mais on a des remords le lendemain. D'ailleurs on vote de la même façon, avec la même immaturité politique, sans penser aux conséquences : aux dernières élections provinciales, Charest et Dumont ont quand même eu 60 % des votes exprimés, alors pourquoi Charest ne se sentirait-il pas légitimé de gouverner résolument à droite? Et que dire des fusions-défusions? On se croit très évolués parce qu'on ne pose pas de bombes.

Quels sont les hits de la télévision québécoise? D'une part des shows cyniques comme *Tout le monde en parle*, *Les Bougon* (sans s), des trucs vraiment divertissants, dans tous les sens du terme, incluant celui de « diversion » (attirer l'attention par un leurre). Et d'un autre côté, des émissions comme *Loft Story* et *Occupation double*, comble de la perversion car on y mêle à la fois la sensiblerie romantique (comme si un souper aux chandelles était le boutte du boutte) et le cynisme de jouir de voir les uns, les unes et les autres se faire jeter

hors du paradis cathodique par un processus d'élimination. Remarquez, *Tout le monde en parle* a toujours son petit moment de sensiblerie aussi.

De même, il y avait cet automne un match fort inégal le lundi soir à la télé québécoise. Et je ne parle pas du *Monday Night Football* à RDS. J'ai zappé de *Temps dur* à *Lance et compte, la reconquête*.

Temps dur est pas mal plus intéressant (intéressant est un euphémisme, car le truc de Réjean Tremblay est une telle merde à tous points de vue que je n'en parlerais jamais s'il n'avait été aussi regardé, selon Nielsen et BBM). *Temps dur* est une excellente série, ne serait-ce que par l'interprétation, la réalisation, la qualité des textes, les poussées dans l'imaginaire, le traitement musical, le travail sur l'image, le bouleversement de la chronologie classique (la reconstitution des événements qui ont mené à l'explosion de la bombe). C'est différent du récit carcéral classique, on filme beaucoup dehors. Ce n'est pas une resucée d'un film de prison de Michel Jetté ou de Pierre Falardeau. Il y en a, comme la madame de *La Presse*, qui n'ont pas apprécié le niveau du son. Moi j'y ai vu un traitement sonore différent, qui demandait de l'attention. Avez-vous déjà visité un pénitencier? C'est un endroit à l'acoustique difficile, on y entend bien et mal, surtout mal, les sons portent et se perdent à la fois. Mais il ne faut surtout pas fournir une expérience audiovisuelle aux téléspectateurs, n'est-ce pas?

Pourquoi trois fois plus de gens au Québec regardent *Lance et compte, la redondance* que *Temps dur*, qui est une série bien mieux écrite et mise en scène? Les clichés attirent-ils plus facilement? La mise en marché est-elle déterminante? Le retour vers le même, le re-connu? Je pense qu'au Québec, nous avons jusqu'ici, collectivement, en masse, confondu la sensiblerie (chose petite et mesquine, profondément égocentrique et rassurante) avec la sensibilité, sentiment qui fait appel au jugement éclairé plutôt qu'à l'émotion brute, qui peut s'émouvoir sans devenir prisonnier de sa propre émotion.

Jane Austen a écrit *Sens et sensibilité*. Si elle avait connu la télé québécoise, elle aurait pu écrire *Cynisme et sensiblerie*. ■

1. Voir *24 images*, n° 85, « La nuit du déluge », chronique sur le traitement télévisuel de l'inondation au Saguenay à l'été 1996 ou encore « Icebergs sur Nagano » portant sur la tempête de verglas de 1998, *24 images*, n° 91.